

# TÉMOIGNAGE

Par Yvon Lagadec

60 ans déjà, et cette impression que c'était hier que nous fêtons les 50 ans du GUMS. Bon, depuis il y a bien quelques petites douleurs qui n'existaient pas alors ; elles sont là juste pour rappeler que finalement le temps passe envers et contre tout.

À mon arrivée au GUMS vers les années 66, la présence des pères fondateurs était encore bien sensible et quelques personnalités étaient là pour nous éclairer sur les débuts du groupe, sur son état d'esprit, sur son ancrage à gauche (que sont les politiques devenues...) sur sa façon de pratiquer les activités de montagne, le raid GUMS, le regroupement des « petits clubs » au sein de la FFM, face à la grosse « artillerie » du CAF dont la devise était encore « pour la Patrie par la Montagne ».

Oui, aujourd'hui un gumiste avec sa carte GUMS-FFCAM en poche n'a pas forcément conscience de cette partie de l'histoire du groupe.

Évidemment, bien des choses ont changé depuis, 1968 est passée par là, l'invasion de la Tchécoslovaquie puis l'effondrement du « rideau de fer » ont fait la peau d'un certain ancrage à gauche du groupe, renvoyant par là même l'idéologie initiale au rang des illusions perdues.

La façon de pratiquer les activités de montagne a, elle aussi, bien changé.

Je n'entrerai pas dans le détail de la pratique alpine des débuts du groupe, n'en ayant pas été un acteur.

Il y avait le raid GUMS d'été (d'hiver aussi, et ski de printemps, bien entendu...), et le stage GUMS était sur des rails, plus encadré, plus structuré évidemment, toujours en groupe donc, où l'on pratiquait plutôt un alpinisme de course, c'est-à-dire montée en refuge, sommet, retour au refuge, parfois une deuxième course puis retour en vallée et ainsi de suite.

On pouvait voir déjà à ces moments, les prémices de ce qui allait devenir la manière de pratiquer la montagne au GUMS après 68.

Dans la foulée des événements que l'on sait, est arrivée, un peu avant, un peu après, une bande de joyeux trublions, iconoclastes, plutôt néophytes, pour la plupart encore étudiants, mais pas tous. La libération tous azimuts engendrée par ces mêmes événements avait amené une ambiance débridée, joyeuse et enthousiaste, mais surtout une formidable envie de grimper.

Parallèlement à la sortie dominicale, institution du groupe s'il en est, la pratique régulière du bivouac le samedi soir à Bleau, qui existait déjà bien évidemment, est devenue plus systématique.

Que de souvenirs nostalgiques de ces soirées, au « 3 étoiles » ou dans quelque autre bivouac, été comme hiver, près du feu (les Trois Pignons n'étaient pas encore forêt domaniale, et les bivouacs étaient à peu près en état) nous refaisions le monde (déjà), discussions courses, grimpe et de bien d'autres choses aussi, quelques éléments féminins étant toujours là pour adoucir une ambiance parfois rude.

Sonnant le glas des sorties de groupe en train, le développement de l'automobile allait permettre de systématiser les sorties plus lointaines, vers les falaises bourguignonnes en particulier, puis plus tard vers les Calanques et la Sainte Victoire.

Une bonne équipe alternait déjà sorties Bleau et sorties falaises, pratiquement d'une semaine sur l'autre. Nous les avons toutes parcourues, été, hiver... qui étaient encore à cette époque très rigoureux (à faire geler un bon Bourgogne dans le coffre d'une voiture), Saffres, Fixin, Cormot, Bouilland, et là aussi de magnifiques souvenirs de soirées devant un feu crépitant, à commenter les escalades de la journée et fantasmer sur celles du lendemain.

Notons au passage que l'équipement actuel de ces falaises n'a rien à voir avec celui que nous avons connu. Pitonnage classique, pas encore de spits (ou tout au moins, rien à voir avec ceux d'aujourd'hui), et souvent, espacement des points d'assurage. La combe de Bouilland (on ne peut plus y grimper pour cause de présence d'oiseaux « exotiques ») était en cours d'équipement (le GUMS y avait pris une part active... ah les pitons fabriqués par Maurice Lemoine dit Momo !), et Cormot était réputée comme falaise exposée, les premiers pitons, pas forcément très solides, étant souvent à des hauteurs que la morale d'aujourd'hui réprouverait fortement (par exemple, dans la voie l'Ecole, qui portait bien son nom, il y a maintenant 3 rings qui soutiendraient un éléphant avant le premier clou de l'équipement ancien).

Nous avons tous fait nos armes dans ces conditions. En dehors de l'aspect très ludique et joyeux de ces sorties, en filigrane se dessinaient les possibilités nouvelles que nous procurait cet entraînement régulier et parfois intensif (les structures artificielles n'existaient

pas et il nous arrivait de faire 3 séances intensives à Bleau par semaine... le taux de CO<sub>2</sub> ne nous préoccupait pas encore), pouvoir être à l'aise en montagne et évoluer dans des niveaux de courses plus élevés.

À partir des années 67-68, il y eut le temps du chalet de l'Ours à Tacconnaz près de Chamonix, où le jeune GUMS grimpant se retrouvait l'été. Là, ambiance et fameux cirque, générant parfois quelques frictions avec les autochtones : « ça » sort encore de la Sorbonne ce monde-là... a-t-on pu s'entendre dire avec quelques raclements de gorge. Il faut dire que certaines personnes ne se préoccupaient pas trop de savoir sur quoi elles garaient leur voiture...

Parmi ceux qui ont connu les années Tacconnaz, il y avait là, Jean-Marc, Antoine... des Bernard, Gérard, Jacques, Dominique, Frédéric, Isabelle, Annie... des Simone, Lucien, Guy... des Yves, Alain, Serge, Jean-Pierre... mais je ne citerai pas trop de noms, d'ailleurs que l'on me pardonne, j'en ai bien sûr oublié. Je souhaite avant tout témoigner d'une époque où des gumistes ont pratiqué la haute montagne à un niveau plutôt élevé, voire, pour certains, tangenté ce que Lionel Terray avait appelé le Grand Alpinisme.

Les grimpeurs alpinistes ne relatent pas ou peu leurs aventures. Celles-ci sont connues dans un petit cercle, et l'on voit rarement passer des articles sur des courses de montagnes ou de grandes escalades dans le Crampon (hormis quand cela se passe dans des contrées lointaines, est-ce à dire que ce que l'on peut faire en Europe soit devenu si banal ?). C'est un peu dommage, mais il est vrai aussi que le récit de courses est un art difficile.

La plupart d'entre nous étions néophytes, avec peut-être un ou deux stages UCPA dans leur musette. Cela ne nous permettait pas encore de jouer dans la cour des grands. Nous faisons nos armes nous-mêmes dans des courses classiques de difficultés moyennes. Mais déjà, dans cette assemblée un peu débridée, quelques velléitaires commençaient à lorgner vers des courses plus sérieuses.

Parmi les quelques forts(es) grimpeurs(euses) qui passaient par l'Ours, venant parfois d'autres sections du GUMS (le GUMS d'Aix occupait aussi un chalet à proximité) ou de Pologne (c'était aussi la période des échanges... un peu à sens unique), certains avaient déjà de belles courses à leur actif, en particulier, et espèce rare, quelques glaciéristes (ou tout au moins des alpinistes très polyvalents) étaient du lot. Tous nous fournissaient un bel exemple, et nul doute que cela ait tiré notre pratique vers le haut.

Au chalet de l'Ours donc vers les années 70, imaginez que vous arriviez de nuit, venant de Paris, vous entrez et parmi l'amas de matériels

divers et variés laissant présager quelques départs en course prochains, vous distinguez des engins bizarres, ce n'était plus vraiment des piolets, mais pas vraiment des marteaux non plus. Oui, les premiers marteaux-piolets étaient là. Visiblement un changement qualitatif était en train de se manifester. Effectivement quelques jours après les propriétaires des engins - il faut savoir que l'on n'utilisait alors qu'un seul instrument qui n'ancrait pas - gravissaient la Face N du Triolet. La barre était déjà placée très haut, surtout pour des rochassiers.

Ainsi sont « tombées » durant ces années Tacconnaz quelques grandes courses, dont on peut citer parmi les plus marquantes : la face N des Courtes, qui vit le forfait d'une pure lumière du rocher, la Major au Mont Blanc, l'arête S de la Noire, le couloir Couturier à la Verte, le Nant Blanc à la Verte aussi, où le bivouac en cours de descente et sous mauvais temps, dans une tente de maestro prise d'assaut pour la circonstance, laissera un goût amer aux gumistes impliqués.

Une mention particulière pour Pierre Béghin, qui fréquenta le GUMS (et le chalet) un moment et qui eut une exceptionnelle carrière d'alpiniste et d'himalayiste. Il est tombé en rappel, en redescendant d'une tentative à la face sud de l'Annapurna avec J-C Lafaille. Il trouvait souvent les voies « merdiques », mais quand celles-ci portent le nom de Brown-Patey à l'Aiguille Sans Nom, ou directe américaine aux Drus cela laisse rêveur... ce devait être sa deuxième ou troisième saison de montagne.

Les premiers rassemblements, qui avaient la forme de ceux que nous connaissons aujourd'hui, ont commencé ces années là, après que nous n'ayons plus eu accès au chalet de l'Ours. Le fait que l'argent des nuitées ne rentrait pas suffisamment au goût des autorités de l'époque, celles-ci ayant estimé par ailleurs qu'il ne profitait qu'à un trop petit nombre de personnes, la location du chalet fut stoppée. Ce fut dommage car le prix de location était dérisoire, et c'était une base exceptionnelle dans la vallée de Chamonix.

Rassemblement, donc, au grand dam des partisans inconditionnels du stage GUMS. Il y eut bien quelques discussions animées, mais les choses étaient lancées. Il est certain que faire des courses de haute montagne un peu difficiles n'est pas très compatible avec une pratique collective. C'est vrai, et Lachenal avait fort bien résumé la chose (pour lui il s'agissait de l'Annapurna et de ses rapports avec Herzog), l'alpinisme « c'est une affaire de cordée ».

Parfois, le mauvais temps nous chassait de Chamonix (il pouvait pleuvoir une semaine sans interruption) permettant ainsi la découverte d'autres massifs, l'Oisans bien sûr où nous irons très souvent, mais aussi les

grandes escalades calcaires du Vercors, à Archiane, au Glandasse, aux 3 Becs. Nous irons parfois, par la suite, grimper en ces lieux en week-end au départ de Paris.

Les nombreuses années qui suivirent cette époque furent le théâtre de belles réalisations.

Souvent d'ailleurs avec leurs lots d'épisodes savoureux, comme par exemple, quand après un passage derrière un bouchon de glace, tel éprouve le besoin de se désaltérer et constate que sa gourde s'est vidée dans son sac, mais surtout que c'est la doudoune qui a épongé le liquide (classique évidemment avec les gourdes à bouchon canette), rire sous cape du deuxième larron, avant de constater la même mésaventure de son côté. La fraîcheur du bivouac qui suivit fut diversement appréciée, le troisième ayant réussi à garder sa veste en duvet sèche et sa gourde à peine entamée.

Épisodes dramatiques aussi, comme la chute dans l'éperon Frendo, de deux jeunes participant à un camp GUMS aux Frasserands.

Quelquefois aussi, la sensation d'être passé près de la catastrophe, comme cette descente aux enfers dans le haut du couloir des Drus, consécutive à une mauvaise appréciation de la dernière ligne de rappel. Pente très raide avec quelques cm de glace vitreuse sur du rocher, et canonnade au gros calibre sur le coup de midi. Le lendemain, tôt le matin, un bloc immense, descendu des Flammes de Pierre, pulvérisait les lieux.

Un mot aussi sur une opération de sauvetage d'envergure, mise en œuvre pour sortir 4 gumistes de la voie Tiapa-Giraud aux Bans en Oisans, où ils restèrent bloqués pendant 5 jours dans le mauvais temps, accrochés à quelques pitons.

Ainsi, au fil du temps, des cordées du GUMS ont réalisé de grandes et belles courses, telles que : l'éperon Tournier aux droites, le pilier Bonatti aux Drus, la directe américaine aux Drus, la Contamine aux Drus, le Nant Blanc à la Verte, l'éperon Walker aux Grandes Jorasses, l'arête S de la Noire de Peuterey, des grandes traversées d'arêtes, telles la Verte par la Sans Nom, Rochefort - Mont Mallet - Grandes Jorasses, au Mont Blanc : l'éperon de la Brenva, l'arête de l'Innominata, l'arête de Peuterey et même l'intégrale, la Sentinelle Rouge, la Gugliermi, le Grand Capucin, le Gervasutti au Tacul, l'éperon Frendo.....

J'en oublie, bien évidemment, car je n'ai pas souvenir de tout et les protagonistes ne font pas toujours état de leurs réalisations. J'ai essayé de cerner les réalisations de courses dans le massif du Mont Blanc, en omettant volontairement l'Oisans et autres massifs tels que Dolomites, Bergell, Bernina, voire Yosemite... il y aurait de quoi écrire un livre.

Il faut citer aussi quelques belles réalisations effectuées en week-end, depuis Paris, telles que la traversée des Aiguilles de Chamonix ou la voie Meyer au Bec d'Oiseau. Départ du travail le vendredi soir et retour au travail le lundi matin et bivouac évidemment entre les deux... ah oui, il n'y avait pas encore de car-couchettes escalade, et les retours en voiture n'étaient pas la partie la moins risquée du week-end !

Certains, peu nombreux il est vrai, que vous côtoyez régulièrement dans les sorties ski de rando, à Bleau, pendant les camps d'été, ont, à peu de choses près réalisé l'ensemble des courses citées et bien d'autres encore dans d'autres massifs, mais mon propos est avant tout de témoigner du très haut niveau atteint par des cordées du GUMS, dans les années 1970 à 1980-85, ce travail de mémoire n'ayant jamais été fait, à ma connaissance.

Le groupe peut à juste titre en être fier, même si cela relève d'une pratique relativement individuelle.

Par ailleurs quelques adeptes de l'alpinisme de haut niveau ne se sont pas arrêtés là, et de plus jeunes ont repris le flambeau. En particulier la génération intermédiaire, toujours active. Elle a assuré le lien entre les anciens et les modernes. Elle a à son crédit aussi de très belles courses, comme par exemple la Voie du Nose au Yosemite, la Devies-Gervasutti à l'Ailefroide, ou dans les Dolomites, la Vinatzer à la Marmolada, les faces Nord des Tre Cime di Lavaredo, le spigolo N du Monte Agner.

Là, l'information me manque et nul doute que les protagonistes de cette génération pourraient faire état de bien d'autres réalisations d'envergures.

Le temps passant, pour la génération Tacconnaz cette pratique s'est quelque peu diluée, et peu ont continué sur cette lancée, la famille, les enfants, la sensation qu'il ne fallait peut-être pas pousser le bouchon trop loin..., l'âge...

Cependant, sauf exception, tous ont continué et continuent à pratiquer la montagne, plus ou moins activement. Parfois en allant découvrir des massifs lointains, en gravissant des sommets de très haute altitude, Himalaya, Cordillères des Andes... parfois en approfondissant la connaissance d'un massif ou en mettant leurs pas dans ceux des alpinistes découvreurs du début de 20<sup>e</sup> siècle. Ce qui permet là encore de bien belles « bambées ». D'aucuns se sont réinvestis dans le ski de randonnée, activité sans doute (?) moins traumatisante au plan physique (activité qui par ailleurs a ses lettres de noblesse et sa grandeur et où les dangers sont souvent plus sournois que ceux rencontrés dans une course de montagne d'été).

La prise en charge alternée puis l'initiation des enfants a aussi bien occupé le temps de pas mal d'entre nous, ce fut la période des camps familiaux, mais c'est une autre histoire.

Disons cependant que quelques uns des jeunes ayant fait leurs classes dans ces rassemblements ont attrapé le virus, ils ont su trouver la voie et tels des météores sont joyeusement passés sous le nez de leurs parents.

On peut citer comme exemple un « petit » enchaînement : bivouac, face W des petites Jorasses (TD, 700 m), descente et remontée au refuge de l'Envers dans la journée, face E du Grépon (D, 800 m) le lendemain et descente dans la vallée. Voilà une « approche » de la haute montagne on ne peut plus directe pour des jeunes d'une vingtaine d'années. Certains ne se pas sont arrêtés en si bon chemin, et continuent une brillante carrière de grimpeur et d'alpiniste, parfois dans des contrées lointaines.

Pour la plupart d'entre nous maintenant c'est plus ou moins le moment du repli vers des escalades de vallées, que l'on appréhende



Arêtes de Rochefort années 1980

l'esprit tranquille et sans trop d'effort (?) ou vers des courses rocheuses peu engagées et pas trop loin des refuges. Enfin... l'important est que la plupart bougent encore, l'arthrose n'ayant pas encore complètement grippé les mécanismes.

L'appel des grands espaces est un moteur puissant, et l'appétit de voies et de sommets ne s'éteint pas aussi facilement.

On ne peut que recommander aux nouveaux gumistes de profiter de cette somme d'expériences, elle pourra contribuer grandement à former la leur. Qu'ils sachent que les heures vécues là-haut dans le vent, les nuages, loin du monde, à contempler les étoiles en grelottant au bivouac, responsable de son compagnon de cordée comme de soi-même, restent à jamais marquées comme étant parmi les plus belles que l'on puisse vivre.

Je ne voudrais pas terminer sans évoquer quelques compagnons disparus en pratiquant une activité-passion qui est aussi la nôtre. Ils n'étaient d'ailleurs pas tous du GUMS, mais ils ont été, au moins compagnons de cordée de gumistes :

Paul Peyre disparu sur le glacier du Vallon de la Pilatte il y a bien longtemps et dont on a retrouvé le corps l'année dernière seulement.

Paul Maury que le lumineux soleil marocain n'empêchait pas de venir tous les ans à Chamonix, il est tombé au Frendo victime d'une chute de pierres.

Christian Tacks, guide de haute montagne, des gumistes ont participé à des stages qu'il encadrait pour la FFM. Certains l'ont bien connu avant leurs venues dans le groupe. Il est tombé aux Bœufs Rouges en pratiquant son métier.

Monique Croizé, qui a donné beaucoup au GUMS pour la formation et l'encadrement des nouveaux venus à la montagne, elle est tombée au Zinalrothorn victime d'une chute de pierre.

Daniel Taupin, qui portait le COSIROC sur ses larges épaules, il est récemment tombé au Rochail au dessus de Bourg d'Oisans.

En guise de conclusion, laissons la plume magique de Charles Baudelaire nous entraîner là-haut :

....

Sur ces monts où le vent efface tout vestige,  
Ces glaciers pailletés qu'allume le soleil,  
Sur ces rochers altiers où guette le vertige,  
Dans ce lac où le soir mire son teint vermeil,

Sous mes pieds, sur ma tête et partout le silence,  
Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver,  
Le silence éternel et la montagne immense,  
Car l'air est immobile et tout semble rêver.